

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

IX

— Va pour cent piastres, dit le Prussien en riant, et s'asseyant sur une chaise, les deux fauteuils étant occupés par les leperos; ce n'est pas cent piastres de plus ou de moins, qui nous brouilleront; maintenant causons, s'il vous plaît.

— Alors nous vous avons suivi.
 — C'est singulier, je ne l'ai pas remarqué.
 — Ce n'était pas faute de vous retourner pourtant, dit en riant don Jose.
 — Mais, reprit don Estevan, nous avons une façon de suivre les personnes qui nous est particulière et défie toute investigation



Va pour cent piastres, dit le Prussien en s'essayant sur une chaise...

— Nous ne sommes venus que pour cela, dit don Estevan en s'inclinant avec courtoisie.

— Permettez-moi d'abord, caballeros, de vous demander comment vous avez su mon nom que je ne me souviens pas vous avoir dit ?

— Oh ! bien facilement, senor ! répondit don Estevan ; lorsque vous nous avez fait l'honneur de traiter avec nous, pour l'affaire que vous savez, sans doute, préoccupé d'autres soins, vous n'avez pas songé à nous donner des arrhes ainsi que cela se fait généralement dans tout marché.

— C'est ma foi vrai, alors...

— De sorte... fit-il en se mordant les lèvres.
 — Que nous vous avons vu entrer à la Présidence.
 — Ah ! je comprends, dit-il en essayant de sourire ; mais cela ne me dit pas ce qui me procure l'avantage de votre visite.
 — Oh ! vous êtes un homme de trop d'esprit, senor, pour ne pas comprendre que nous sommes des caballeros, mais que malheureusement.....

— Vous n'êtes pas riches, fit-il avec un rire contraint.
 — C'est cela même, senor, répondit-il avec un salut.
 — Ainsi vous désirez des arrhes ?
 — Pardon ! nous désirons la somme entière Seigneurie.

— Comment ? une telle exigence...

— Est naturel, Seigneurie, vous avez oublié de nous dire votre nom, ce qui nous a obligés à faire plusieurs démarches qui nous ont fait perdre beaucoup de temps ; vous avez tant de choses en tête que votre mémoire ne saurait y suffire, nous craignons que ce soir, cette mémoire vous fasse défaut, et comme nous avons fait certains frais, cela serait pour nous fort désagréable ; ainsi pour éviter tout malentendu, nous sommes venus vous prier de nous solder à l'avance.

— Humph ! dit-il en faisant une atroce grimace, mais qui me répond de vous, señores ?

— Notre parole de caballeros, señor.

— Je le sais bien, mais...

— Notre parole vaut celle de tous les gringos du monde, señor, et surtout celle d'un hérétique !

— Calmez-vous, compadre, dit don Estevan d'un ton conciliant, le señor Peters Batt comprend parfaitement que nous avons raison d'insister, n'est-ce pas, señor ?

— Mais pourtant, il me semble...

— Cela fait six cents piastres.

— Permettez, nous avons traité à quatre cents.

— C'est on ne peut plus juste, señor.

— Eh bien ?...

— Vous oubliez les excuses que nous avons acceptées, cent piastres pour chacun de nous, ce n'est pas trop, il me semble, total six cents piastres ; s'il vous plaît de nous en donner davantage nous ne nous y opposerons pas.

— Soit, mieux vaut en finir, quand les désirez-vous ?

— Tout de suite.

— Attendez-moi donc ici, je vais...

— Pardon, interrompit vivement don Estevan, restez, s'il vous plaît.

— Mais je dois aller chercher l'argent.

— C'est inutile, vous êtes si oublieux, que vous pourriez nous envoyer autre chose que des piastres ; il vaut beaucoup mieux que, sans vous déranger, vous envoyiez chercher cette petite somme par ce garçon si bien vêtu, et si reluisant, auquel nous nous sommes adressés en arrivant, il paraît très intelligent, si vous le permettez, il se promène, là, devant la porte.

— Attendez, dit le Prussien en blémissant.

Il écrivit quelques mots sur un papier qu'il voulut plier.

— Vous permettez, dit don Estevan, en se penchant sur son épaule.

— Est-ce que vous savez lire ? lui demanda le Prussien, en réprimant un geste de colère.

— Je suis un ancien étudiant en théologie, reprit l'autre en saluant ; là, vous pouvez cacheter à présent.

Peters Batt était pris, il n'y avait pas d'échappatoire possible il se résigna.

Don Estevan frappa légèrement à une vitre de la porte.

Le concierge accourut aussitôt.

— Ce mot à don Miguel Bremero, dit le Prussien, et apportez la réponse.

Le concierge prit le papier, salua, et sortit.

— Vous allez être payés, señores, dit-il, souvenez-vous de votre parole.

— Nous vous jurons encore, señor, que ce soir, à huit heures, nous enlèverons les deux dames, répondit sérieusement don Estevan.

— Bien entendu, que nous n'entrerons pas dans le couvent,

dit don Jose, notre rôle commencera que lorsqu'elles seront dans la rue.

— Nous les allerons, ainsi que cela a été convenu, à gauche du couvent, à l'esquina de la cuadra.

— C'est entendu ; ah ! à propos...

— Quoi donc !

— J'ai réfléchi que mieux vaut que vous n'entriez point par la grande porte de la calle Primera Monterilla ; à cette heure de la soirée, la calle de Monterilla est trop éclairée et trop remplie de promeneurs.

— Oui, il y en a beaucoup.

— Derrière l'hôtel, nous avons une porte dérobée, ouvrant sur un callejon désert, je vous le montrerai tout à l'heure, en vous faisant sortir par cette porte ; c'est là que je vous attendrai.

— Comme il vous plaira, señor ; à nous, cela nous est indifférent.

— Ne trouvez-vous pas que cela est préférable ?

— Pour vous, oui.

— Je vous recommande la plus grande politesse et les plus grands égards avec ces dames.

— Nous sommes caballeros, señor ; fiez-vous à nous pour les bien traiter ; elles nous remercieront.

— Ah ! voici notre réponse.

En effet, le concierge rentra en ce moment, et présenta, sans prononcer un mot, une bourse d'or au Prussien.

Pais, sur un signe de celui-ci, il salua et sortit.

Le Prussien retira l'or de la bourse et l'empila sur la table.

— Voici six cents huit piastres, dit-il, c'est-à-dire, huit piastres de plus.

— Faut-il vous rendre le surplus, señor ? demanda don Estevan en ricannant.

— Oh ! fit-il, prenez tout, je conserve la bourse qui vous est inutile.

Le jeune homme compta.

— Et l'on pourrait la reconnaître, n'est-ce pas ? dit-il.

Le Prussien rougit, mais ne répondit pas.

— Le compte est exact, dit don Estevan, en faisant disparaître l'or dans ses poches.

— Maintenant, nous sommes à vos ordres, dit don Jose ; seulement, vous voudrez bien, señor, marcher entre nous deux.

L'espion prussien ne fit aucune observation, sans doute son parti était pris.

— Venez, dit-il seulement.

Les trois hommes quittèrent la loge.

Peters Batt leur fit traverser plusieurs cours, puis il s'arrêta devant une petite porte.

— C'est ici, dit-il.

Pas un mot n'avait été prononcé pendant le trajet.

Le Prussien ouvrit la porte et sortit, les deux frères le suivirent.

Cette porte donnait sur une ruelle infecte, bordée de hautes murailles à droite et à gauche.

— Un véritable coupe-gorge, dit don Estevan.

— On y assassinerait dix personnes en plein midi, sans oser d'être dérangé, fit don Jose en ricannant, je suis content de la connaître.

— C'est notre affaire, reprit le Prussien.

— Certes, l'endroit est des mieux choisis, ajouta don Estevan.

— Un bijou, ponotua don Jose.

— Ainsi, c'est convenu, vous viendrez de ce côté ? dit le Prussien d'un air engageant.

— Convenu, répondit don Estevan ; seulement, comme cette ruelle est trop étroite pour que la Providencia puisse tourner nous n'entreverons pas dans la ruelle, nous nous arrêterons à l'esquina, vous voudrez bien nous y attendre.

Et il regarda le Prussien bien en face, celui-ci se vit deviné cette fois encore.

— C'est bien, dit-il en détournant la tête, on vous attendra à l'esquina.

— A la bonne heure, il y a plaisir avec vous, senor, dit don Jose avec ironie, vous comprenez à demi-mot.

— A huit heures et demie ?

— Nous ne répondons pas de l'heure exacte, cela dépendra surtout des dames, et du temps qu'elle nous feront attendre.

— C'est juste ; cependant, ne tardez pas trop.

— Aussitôt dans la voiture, nous partirons, voilà tout ce que je puis promettre, dit don Estevan ; qui sait si, au moment de partir, les dames ne se raviseront pas ?

— Vous n'avez point à redouter cela.

— Alors tant mieux, ce sera plus tôt terminé ; adieu, senor, dit don Estevan, surtout, veillez.

— N'oubliez pas que vous êtes payés, et que j'ai votre parole.

— Nous sommes des caballeros.

— Souvenez-vous que si vous me trahissez, ma vengeance sera terrible.

— Nous ne la craignons pas, senor, dit don Estevan un peu sèchement.

— Nous n'avons jamais triché personne, ajouta don Jose.

— Allez donc, et à ce soir.

— Adieu ! senor, répondirent les deux hommes.

Le Prussien rentra, et referma derrière lui la porte avec colère.

Les deux jeunes gens sortirent au plus vite de la ruelle.

— Quel hideux misérable ! dit don Estevan à son frère.

— Si nous n'avions pas joué aussi serré avec lui, il nous aurait joué un mauvais tour.

— Oui, il nous aurait fait assassiner.

— Je plains Casucho et Masamora, si jamais il réussit à leur mettre la main dessus.

— Bah ! nous ne lui en laisseront pas le temps.

— Je le désire ; c'est égal, nous avons bien joué notre rôle.

— Dans la perfection, il n'y a vu que du feu ; ce qui l'a surtout dérouté, c'est que nous lui avons réclamé notre argent.

— Pardieu ! cela lui a prouvé que nous étions véritablement les leperos que nous représentions.

— C'est égal, il doit nous mitonner quelque joli petit guet-apens pour ce soir ; si tu m'en crois, nous prendrons nos précautions.

Tout en causant ainsi, ils étaient revenus sur la Plaza Mayor, et ils s'étaient arrêtés à peu près au milieu, de façon à voir venir à eux les espions de tous les côtés, et pouvaient ainsi causer, sans crainte d'être entendus.

— Je suis de cet avis, dit don Jose, que crois-tu qu'il fera ?

— Une chose bien simple ; il enverra des espions aux environs du couvent des Bernardines, et si nous n'y prenons garde, notre coup sera manqué.

— Oui, il doit y avoir sous jou quelque coquinerie dans ce genre.

— Nous allons nous séparer ; toi, tu quitteras ton costume de lepero, tu réuniras une cinquantaine des nôtres, et tu prendras toutes les précautions nécessaires en cas d'accident, tu me comprends bien ?

— Sois tranquille.

— Attends ; tu verras ensuite Casucho et Masamora, tu leur donneras l'argent que nous avons reçu de ce drôle, et...

Mais en ce moment quelqu'un, peut-être par hasard, s'approcha d'eux, et don Estevan dit à l'oreille de son frère le reste des dispositions qu'il devait prendre.

Don Jose se mit à rire.

— Voilà une triomphante idée, dit-il, il n'y a que toi pour avoir de pareilles inventions.

— Ainsi, tu la trouves bonne ?

— Excellente, Vivo Dios !

— Alors, prends l'argent, et sauve-toi, il nous reste deux heures avant l'oraion ; c'est plus qu'il nous en faut.

Il remit alors les six cents piastres à son frère, qui les serra à son tour dans ses poches ; les deux jeunes gens échangèrent une chaleureuse poignée de main, et chacun tira de son côté.

Au moment où don Estevan allait tourner la calle de Tacuba il se trouva à l'improvisto nez à nez avec Oregano.

L'Indien était bien mis, il marchait d'un pas ferme, quoi qu'il eût l'air préoccupé.

Don Estevan s'arrêta, et le saluant d'un air de connaissance, il lui dit de sa voix naturelle :

— Buenas tardes, senor Oregano.

L'autre demeura ébahi pendant quelques instants, il le regarda avec une vive surprise.

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? reprit don Estevan en riant.

— Ma foi non ; dit-il franchement, il me semble bien reconnaître votre voix, mais quand à votre visage, senor, je n'y suis plus du tout.

Don Estevan se pencha vers lui et lui glissa quelques mots dans l'oreille.

L'Indien tressaillit et son visage s'épanouit aussitôt.

— Quelle chance ! dit-il, c'est vous que je cherchais.

— Il y a dono du nouveau ?

— Oui et beaucoup, suivez-moi sans affectation, et entrez après moi où j'entrerai.

— Allez, c'est dit.

L'Indien se remit en marche suivi à distance par don Estevan.

Il fit plusieurs détours, en regardant soigneusement autour de lui, puis, tout à coup il enfila une allée dans une maison plus que borgne, don Estevan y pénétra un instant après lui, et au bout de l'allée obscure où il se dirigeait presque à tâtons, il trouva un bouge hideux, où un gros homme à mine patibulaire, assis derrière un comptoir, débitait toute espèce de boissons frêlatées, Un seul consommateur était en ce moment assis devant une table, c'était l'Indien.

— Eh ! s'écria celui-ci en apercevant don Estevan, voilà mon ami Biscocho !

— Il paraît que je m'appelle Biscocho, se dit à part lui don Estevan.

Il s'approcha de l'Indien, lui donna une poignée de main et s'assit en face de lui.

Le pulquero leur servit immédiatement du pulquo qu'il plaça devant eux; puis, sur un signe d'Oregano, il passa dans son arrièr-boutique.

— Faisons vite, dit Oregano.

— J'écoute.

— Les provinces ne veulent pas reconnaître le nouveau président, elles s'obstinent à tenir pour l'ancien.

— Oh! oh!

— L'armée tourne peu à peu à Mexico même; dans huit jours, le général ne pourra plus compter sur cent hommes; les promesses faites n'ont pas été tenues, les officiers et les soldats sont mécontents.

— Bravo! cela marche.

— Très vite, le général est enragé; il se méfie de tout le monde et fait sottises sur sottises.

— Je comprends cela.

— Il connaît votre présence à Mexico, ainsi que celle de don Luis.

— Ah! diable!

— Mais jusqu'à présent ses espions n'ont pu découvrir où vous vous cachez; il vous croit seul.

— A la bonne heure.

— Seulement, vous ferez bien de vous hâter.

— Combien de jours à attendre encore?

— Il est impossible de le prévoir, vous savez, quand la débandade arrive...

— Oui, cela marche vite.

— Je vous prévendrai; quand vous recevrez un mouchoir en batiste entouré d'une dentelle et noué aux coins, c'est que la poire sera mûre et qu'il faudra agir dès le lendemain.

— On agira.

— Il faudrait que l'ancien président prit le commandement des troupes.

— Il le prendra, est-ce tout?

— Un mot encore, il veut ce soir enlever dona Angela et dona Merce près du couvent des Bernardines.

— Je le sais.

— Bon! comme dit don Luis, alors vous êtes en mesure.

— Pas complètement encore, mais j'y serai, n'ayez peur.

— Je m'en rapporte à vous pour cela. Vous savez ce que vous m'avez promis?

— Je tiendrai ma promesse.

— Merci, comptez sur moi.

— Je le crois bien, mon gaillard, c'est pour vous que vous travaillez.

— Je veux ma vengeance complète.

— Elle le sera plus encore que vous ne le supposez.

— Bien.

— Est-ce tout, cette fois?

— C'est tout, attendez le signal.

— C'est-à-dire le mouchoir?

— Oui, maintenant partez, il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

— Je pars, au revoir.

— Au revoir, maître.

Don Estevan se leva et sortit du bouge, sans même avoir touché le pulquo du bout des lèvres.

A quelques pas plus loin, il entra chez un fripier d'où il sortit vingt minutes plus tard complètement métamorphosé; on l'aurait pris pour un Anglais récemment débarqué au Mexique. tout y était.

Il s'occupa avec une activité fébrile des achats qu'il lui fallait faire, paya tout comptant, donna certains ordres, et un peu avant l'oraïon, il était de retour dans la maison de la place de Necatitlan; il changea de costume et se mit à table avec ses amis.

Nous savons comment après le dîner, lui et don Luis, se retirèrent pour faire les derniers préparatifs de leur expédition.

Nous reprendrons donc notre récit au point où nous l'avons laissé dans le précédent chapitre.

(A SUIVRE)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

LE TESTAMENT SANGLANT

DEUXIÈME PARTIE

II

LES SOUVENIRS.

Élevé à la campagne, dans toute la liberté d'une vie à demi sauvage, ramené sans cesse par Claude vers ce sinistre passé qui prenait à ses yeux les perspectives d'une histoire vivante dans sa mémoire, mûri avant l'âge par ces entretiens, par cette éducation étrange, cet enfant devint tel que le désirait son père, tel que l'eût rêvé Clotilde mourante. Sa haine pour M. de Varni fit comme ces lettres que l'on grave sur l'écorce des jeunes arbres, et qui grandissent avec eux.

Pendant que Dominique et Claude échangeaient ces récits et ces confidences, la soirée avançait. Le son lointain de la musique, des rires et de la danse qui arrivait à leurs oreilles, s'était affaibli peu à peu.

Quelques minutes après, on frappa discrètement à la porte du cabinet de Dominique Ermel. C'étaient Agricol et Adeline qui, attristés de sa longue absence, venaient lui demander sa bénédiction avant de se retirer dans leur chambre.

Dominique se leva, et étendant ses mains sur le front des deux jeunes époux dont le cœur palpitait d'une émotion délicate;

— Mon Dieu! dit-il bénissez-les! Ce fils que vous m'avez accordé dans votre bonté inépuisable, ne m'a pas donné un moment de chagrin: cette fille que j'adopte et qui devient ma fille, est pure comme un de vos anges; bénissez-les: donnez-leur cette paix de l'âme, ce bonheur intime qui manque souvent, en ce monde, à ceux-là même que l'on croit heureux!

Mon Dieu! faites descendre sur cette maison les biens promis à ceux qui aiment!

Détournez-en les douleurs réservées à ceux qui haïssent; et que, sous cet humble toit, on ne sache jamais que prier, chérir, et pardonner!

En prononçant ces mots, le notaire avait peine à contenir le trouble douloureux qui l'agitait; Claude était là, et sa présence suffisait pour qu'une arrière-pensée terrible se mêlât, dans le cœur de Dominique, à ces paroles de bénédiction et de paix.

Agricol et Adeline se relevèrent: une dernière larme, larme d'amour, d'innocence, d'inquiétude et de joie, brillait dans les yeux de la jeune femme.

Agricol porta à ses lèvres la main tremblante de son père, et l'heureux couple sortit.

En ce moment, un pas rapide retentit dans l'escalier; un domestique en grande livrée entra dans le cabinet; il tenait à la main un papier sur lequel quelques mots avaient été écrits à la hâte.

Dominique y jeta les yeux et dit :

— Madame Elzéar de Varni vient d'accoucher d'un garçon.

En même temps, il entendit la voix de Claude murmurant tout bas à son oreille :

— Voilà notre tâche qui recommence, et c'est sur vous que je compte pour la recommencer.

III

L'ENTR'ACTE.

Peu de temps après, Claude s'installait chez le vicomte de Varni en qualité d'intendant : c'était la recommandation de Dominique Ermel qui lui avait fait obtenir cette place.

Comment, après trente années d'agitations, de chagrins et d'épreuves, le vicomte eût-il reconnu Claude Rioux, le rude et inculte pêcheur du Rhône, dans cet étranger vêtu de noir, entièrement transformé par un changement complet de position et d'existence, rendu méconnaissable par ses cheveux blancs qui donnaient à sa figure brune et halée un tout autre caractère, et par le léger accent italien qu'il avait contracté pendant son séjour à Baveno ?

Aussi M. de Varni fut-il complètement dupé, lorsque Dominique lui présenta Claude comme un parent du banquier Ciliano, avec lequel l'étude Margerin était depuis longtemps en correspondance.

Dominique ajouta que son protégé, qu'il appela Darnioli, ruiné par la mauvaise foi d'un ami à qui il avait donné presque toute sa fortune, accablée d'ailleurs par la mort d'une femme qu'il adorait, s'était vu contraint de s'expatrier et de chercher à utiliser, au service de quelque grande maison, son intelligence et sa probité.

Dominique en répondait d'ailleurs comme de lui-même, et M. de Varni n'hésita pas.

A l'époque où nous ont conduits ces Mémoires, un peu de bonheur et de calme était rentré dans cette maison.

Le vicomte et son fils, que nous avons revus à Avignon dans notre dernier chapitre, n'y étaient revenus qu'à cause de la grossesse de madame Elzéar de Varni, et c'est grâce à cette circonstance qu'ils avaient pu assister au mariage d'Agricol Ermel. Mais, quelque temps après l'heureuse délivrance d'Adrienne et le baptême de son enfant, qui fut appelé Raymon, toute la famille se hâta de retourner à la campagne, dans une simple et charmante habitation qu'Adrienne avait apporté en dot à son mari.

Cette rustique demeure, qui ressemblait moins à un château qu'à un frais et gracieux "cottage," se nommait le Tavelay; elle était située dans cette partie du Languedoc qui forme aujourd'hui l'arrondissement d'Uzès.

Le vicomte de Varni y avait demandé l'hospitalité à son fils et à sa belle-fille, et, malgré sa tristesse profonde, il paraissait s'y plaire. Ses chagrins lui avaient rendu odieux son hôtel d'Avignon et son château de Maleraygues.

Il eut bientôt un autre motif pour vivre, au Tavelay, dans la retraite la plus absolue.

La Révolution, qui ailleurs n'en était encore qu'aux préliminaires et aux préludes, commença, dès 1788, à prendre, dans le Comtat Venaissin, une attitude menaçante et à y présenter d'effrayants symptômes.

Là, elle eut un double élément, un double caractère; ce combat de l'esprit nouveau contre l'ancien régime, des idées nouvelles contre le vieux monde, prenait pour passe-port et pour mot d'ordre l'adjonction définitive du Comtat à la France.

Comme toujours, les projets de destruction, de bouleversement, de spoliation et de meurtre, se cachaient sous une de ces questions qui peuvent donner le change aux esprits généreux. Or, la position particulière de M. de Varni ne lui permettait pas de s'associer à la lutte.

Par sa naissance, ses antécédents, ses liens de famille, il devait tenir pour l'autorité papale. Mais, dix ans auparavant, ne prévoyant pas les collisions prochaines, fier des témoignages de bienveillance dont on l'avait comblé à Versailles, heureux d'entrer au service de la France et de faire, sous les ordres du marquis de Bouillé, une partie des campagnes d'Amérique, il avait demandé et obtenu des lettres de grande naturalisation.

Plus tard, lorsqu'à la suite de l'affreuse catastrophe de Maleraygues, il avait cherché à se distraire en conduisant à Paris son fils Elzéar, l'accueil qu'il avait reçu du jeune roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette avait encore ajouté à sa reconnaissance et à son dévouement.

Il ne pouvait donc plus, sans inconséquence, combattre contre l'autorité papale, à laquelle il était devenu étranger, et, d'un autre côté, il eût rougi de figurer dans le parti contraire, dont les intentions destructives et criminelles se trahissaient déjà par d'horribles excès: il attendit donc les événements, se résignant à une inaction temporaire et demandant à la Providence de lui indiquer, dans les luttes imminentes, une place où il pût chercher la mort en accomplissant un devoir.

Calme et réfléchi chez le vicomte, ce sentiment d'affection pour la France et pour le roi avait pris, dans l'âme jeune et pure d'Elzéar, un caractère plus enthousiaste.

Bien qu'Elzéar ne fût âgé que de seize ans lorsqu'une mort tragique et soudaine lui avait enlevé sous ses yeux sa mère et sa sœur Clémentine, il avait profondément ressenti ce coup terrible.

Mais les douleurs violentes que l'on éprouve à cet âge ne désolent pas l'âme: elles la disposent aux grandes et nobles émotions; elles la mûrissent pour les épreuves difficiles et les dévouements héroïques.

Lorsqu'Elzéar, deux ans après, dans toute l'ardeur de sa jeunesse mélancolique et charmante, se trouva transporté à Trianon et à Versailles, le spectacle des vertus du roi, des grâces enchanteresses de la reine, avaient produit sur lui une de ces impressions solennelles, ineffaçables, qui datent dans une vie et décident une destinée.

Beau, spirituel, aimable, allié à plusieurs familles appartenant à ce qu'on appelait alors la noblesse de la cour, Elzéar eut des succès dans cette société choisie à laquelle présidait la reine, et qui préludait, par quelques années d'élégants plaisirs et de récréations exquises, aux orages qui suivirent.

Dès ce moment, il avait voué à ce monde qui lui accordait un de ces derniers sourires, à ce roi dont chaque jour cachait ou révélait un bienfait, à cette reine surtout qui lui apparut comme l'idéal de la beauté, de la grandeur et de la grâce, une reconnaissance ardente, une affection respectueuse et passionnée qui appelait les dévouements, les sacrifices et les périls.

Ce fut avec ces images toutes vivantes dans le cœur qu'Elzéar de Varni revint en Provence et épousa Adrienne de Flassan. Par une rencontre heureuse et trop rare, il trouva dans sa jeune femme un écho fidèle de ses pensées les plus chères et les plus intimes.

Fille d'un officier des gardes-françaises blessé à Fontenoy, et d'une mère née dans cette sainte et sublime Vendée qui allait bientôt payer à la royauté légitime sa dette d'héroïsme et de sang, Adrienne n'avait eu qu'à écouter et à regarder autour d'elle pour concevoir, dans toute son idéalité poétique, cet attachement au roi qu'on ne séparait pas autrefois de l'attachement au pays.

Lorsqu'elle le retrouva dans l'âme d'Elzéar, elle se sentit heureuse et fière de le partager et d'en faire, pour ainsi dire, le couronnement de leur mutuelle tendresse.

Ce dévouement à la cause royale, ces noms de Louis XVI et de Marie-Antoinette, devinrent pour les deux époux comme de doux talismans, comme ces bouquets symboliques que les amants prennent pour interprètes, pour emblèmes et pour complices.

S'il était permis de comparer les choses grandes aux choses saintes, je dirais que, de même qu'il existe de pieuses unions où les joies de l'amour n'apparaissent jamais qu'avec le caractère grave et auguste que la religion leur donna, de même l'union d'Elzéar et d'Adrienne semblait contractée sous les auspices de ce sentiment royaliste qui se reflétait dans leurs chastes ivresses.

Telle était la situation de la famille de Varni pendant ces dernières années qui précédèrent l'explosion révolutionnaire.

Claude, caché sous son nom d'emprunt de Darnioli, occupait une petite chambre au second étage de la maison, et semblait uniquement absorbé par la gestion de la fortune du vicomte,

La tranquillité n'avait pas encore été troublée dans les bourgs et les villages qui entouraient le Tavelay ; les nouvelles mêmes n'y arrivaient que rarement.

C'était en général Dominique Ermel qui, chaque fois que ses affaires ou les troubles d'Avignon lui laissaient quelques moments de répit, venait faire une visite à MM. de Varni, leur apprendre ce qui se passait au dehors, et probablement essayer de démêler les intentions et les projets de Claude, dont l'inaction l'étonnait sans le rassurer.

Le 10 juin 1771, par une belle matinée dont les rayons, le calme et l'azur contrastaient avec les tempêtes que soulevaient déjà, de toutes parts, les passions, les misères et les ambitions des hommes, Dominique arriva au Tavelay.

Comme il était de trop bonne heure encore pour qu'il demandât à voir les maîtres de la maison, il monta à la petite chambre de Claude.

Il le trouva groupant des chiffres, consultant des registres, feuilletant des paperasses, vérifiant des comptes, comme eût pu le faire l'intendant le plus soigneux, le plus économe, le plus scrupuleusement renfermé dans sa spécialité.

Le notaire s'assit près de la table sur laquelle écrivait son ancien ami, et lui demanda, pour engager la conversation.

— Comment se porte Jérôme ?

— Bien ; c'est un homme à présent ! Dans deux mois je le retirerai du collège de Bagnols, où il aura terminé ses études.

— Et vos comptes, mon cher Darnioli, comment vont-ils ?

— Médiocrement, répondit Claude ; cependant, eu égard aux circonstances, la fortune de M. de Varni est moins entamée qu'on aurait pu le craindre. Il est vrai que j'y prends la peine !

Toujours levé avant le jour, je ne me fais pas à moi-même grâce d'un zéro, ni d'une fraction.

Oh ! poursuivit-il avec une gravité à travers laquelle on sentait percer l'ironie, je suis un intendant modèle !...

Dominique regarda Claude avec une expression de surprise : celui-ci continua d'un air moqueur.

— Ah ça ! mon cher ami, est-ce que vous seriez assez " notaire pour vous imaginer que, quand je vous ai demandé de me faire entrer dans la maison de Varni en qualité d'homme d'affaires, c'était simplement et bêtement pour ruiner le vicomte ?

— Mais je craignais... il me semblait... j'avais cru...

— Écoutez-moi, Dominique, interrompit Claude avec une gravité aussi effrayante que son ironie.

Le jour où, échappé du bague de Toulon, j'apparus tout à coup devant les yeux de Clotilde et de Julie, Clotilde me dit qu'elle me sauverait ; mais elle me le dit d'un tel air que je devinaï à l'instant qu'un pacte de vengeance allait se former entre nous ; je lui proposai de tuer le vicomte : savez-vous ce qu'elle me répondit ?

— J'écoute, reprit le notaire frissonnant déjà.

— Elle me répondit qu'il fallait que ma haine fût bien débonnaire pour se contenter de si peu ; que la mort " pure et simple " de M. de Varni n'était rien en comparaison de la vengeance qu'elle avait rêvée et dont elle nous a plus tard confié l'exécution.....

— Eh bien ?

— Eh bien ! cette scène éternellement gravée dans mon souvenir, a été le mobile de toute ma conduite à l'égard de ce vicomte abhorré.

Guidé par le génie de Clotilde, j'ai compris que, partout et toujours, j'avais à ma portée deux vengeances : l'une, simple, niaise, sautant aux yeux, pour ainsi dire, et par conséquent indigne de Clotilde et de moi ; l'autre, savante, raffinée, marchant par une route moins directe, mais pour atteindre un but mille fois plus grand.....

Commencez-vous à comprendre ?

— Oui, murmura Dominique.

— Qu'était-ce, je vous le demande, reprit Claude, qu'était-ce que la perte de quelques centaines de mille livres pour un homme tel que M. de Varni, qui, depuis soixante-sept ans qu'il est au monde, a passé par de si terribles alternatives de joie, de douleur, de crime, de splendeur, d'espérances, de désespoir ?

Que serait-ce même qu'une ruine complète pour deux êtres tels qu'Adrienne et Elzéar, qui, en dehors de leur amour, n'ont d'émotion et de pensée que pour les malheurs et les périls du roi de France, et qui donneraient avec transport leur dernière obole pour un sourire de Louis XVI, pour un regard de Marie-Antoinette ?

Un intendant fripon qui ruine son maître ! mais cela s'est vu partout ; c'est du dernier commun ! répétait Claude avec un sourire qui glaçait Dominique d'épouvante.

En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit et M. de Varni entra.

Il ne semblait plus le même homme ; sa taille voutée par l'âge et les chagrins, s'était redressée : on ne lui eût pas donné plus de cinquante ans, tant il y avait de feu dans son regard et d'énergie dans son attitude.

Il tenait à la main une lettre, qu'il montra à Dominique et à Claude, en leur disant avec une exaltation extraordinaire :

— Mes amis, je viens de recevoir le plus grand honneur qui ait jamais été accordé à ma maison !

Le notaire et l'intendant s'étaient levés ; ils attendaient respectueusement que M. de Varni continuât.

— Oui, reprit-il en cherchant à se remettre de son émotion ; voici la lettre qu'on m'écrit : aussi bien, il faut que vous en preniez connaissance, car je vous destine une place à mes côtés.

Et il leur lut la lettre suivante, qui lui était adressée par le marquis de Bouillé.

« Metz, 2 juin 1791.

« Je ne vous oublie pas, monsieur le vicomte, et je vais vous en donner la preuve en vous révélant un secret, en vous associant à un projet d'où dépend le salut de la famille royale et probablement l'avenir de la France.

« Vous avez sans doute compris déjà, par les nouvelles que vous recevrez de Paris, que le roi, entouré d'ennemis, retenu de force aux Tuileries où l'a conduit une populace ameutée, privé peu à peu de tout moyen de faire le bien et d'empêcher le mal, se regarde comme captif et aspire, dans l'intérêt de sa dignité, de sa vie peut-être, à sortir de cette odieuse situation.

« Depuis plusieurs mois, on s'est occupé activement et secrètement des mesures nécessaires pour l'arracher, lui et les siens, à cette espèce de captivité, et pour protéger son départ et sa fuite.

« C'est M. de F..., colonel du "Royal-Suédois," qui s'est chargé d'organiser le départ de Paris, et c'est moi qui dois veiller sur le périlleux trajet de Châlons à Montmédy. Je ne vous donne ici que les détails strictement nécessaires.

« Le roi quittera Paris dans la nuit du 20 au 21 juin, avec un passe-port qu'on s'est procuré par l'entremise de la baronne de Korff et dans une voiture « faite exprès. »

« Dieu protégera, j'espère, cette sortie nocturne des Tuileries, pour laquelle je tremble ; une fois sur la grande route, il me semble que les dangers seront moindres.

« Il est bon que vous soyez instruit de mes principales combinaisons : une première voiture renfermera le roi, la reine, madame Élisabeth, M. le dauphin, madame la dauphine et madame de Tourzel ; deux dames de service suivront dans une voiture plus légère.

« D'après mes calculs, ces deux voitures doivent arriver, le 21, vers onze heures du matin, à Pont-de-Somme-Vesle. Jusque-là, l'avance qu'auront les augustes fugitifs, qui voyageront une partie de la nuit et risqueront peu d'être reconnus, suffit pour rendre inutile et par conséquent dangereux tout déploiement de forces.

« Mais, à dater de ce relais de Pont-de-Somme-Vesle jusqu'à Varennes, je me suis arrangé pour que des troupes, échelonnées aussi habilement que j'ai pu, protégeassent constamment les voitures royales.

« Maintenant, monsieur le vicomte, voici ce qui vous concerne : outre ces troupes, qui, à peu d'exceptions près, ne sauront pas dans quel but elles auront reçu ordre d'exécuter ces mouvements, et qui, aux yeux des habitants, seront censées attendre un convoi d'argent envoyé à la frontière, j'ai besoin de quelques hommes sûrs, dévoués, d'une intrépidité à toute épreuve, qui s'éparpillent sur les points principaux où passera le roi et se replient ensuite de relais en relais jusqu'à sa destination.

« Il est convenu que MM. de M... et de V..., qui accompagneront les voitures, s'arrêteront à Châlons. Ces messieurs peuvent avoir été surveillés ; leur signalement peut être envoyé à Paris ; leurs chevaux, qui auront galopé depuis minuit, seront trop fati-

gués pour continuer la route... Enfin, ils ont été en garnisons à Châlons, et on pourrait les reconnaître. Ils n'iront donc pas plus loin, et il faudra qu'au petit relais de Pont-de-Somme-Vesle deux hommes les remplacent et se replient, en suivant la voiture, jusqu'à Sainte-Menehould.

« Là, j'ai encore besoin de deux hommes sûrs ; car les dangers, s'il y en a, augmenteront nécessairement à mesure qu'on approchera du terme du voyage : de ces deux hommes, l'un ventera derrière la voiture du roi ; l'autre, derrière la voiture des dames Brunier et Nouville, les dames de service.

« Ils seront prêts à défendre, au prix de leur vie, les personnes royales, et si quelque obstacle se présentait tout à coup soit à Sainte-Menehould, soit à Varennes, à se jeter sur deux des chevaux d'escorte, et à venir, ventre à terre, me trouver à Stenay, où je me tiendrai avec le régiment de "Royal-Allemand," qui sera disposé à partir au premier signal.

« Ces quatre hommes, qui me sont nécessaires, et qui doivent s'entendre et agir comme un seul, c'est à vous, monsieur le vicomte, que je m'adresse pour les avoir.

« S'il s'agissait d'une fête à Versailles, je trouverais sans peine ce qu'il me faut ; mais des hommes qui sachent allier le dévouement à l'adresse, le sang-froid à la bravoure, ceux-là sont plus rares, et c'est pour cela que je me suis souvenu de vous ; car je ne puis oublier le courage et le froid mépris du péril que je vous ai vu déployer à la prise de Saint-Christophe et à celle de Montserrat, où vous m'avez sauvé la vie.

« D'ailleurs, eussé-je hésité, mon choix aurait été déterminé par une volonté plus auguste et plus précieuse que la mienne.

« La reine a désiré que si j'avais, dans cette circonstance, à disposer d'un rôle périlleux et honorable pour le service du roi, ce rôle vous fût donné, à vous et à votre aimable fils.

« Une pareille préférence est un ordre, et vous auriez droit de ne me pardonner jamais si je vous avais laissé ignorer cette précieuse distinction.

« Il faudra seulement, monsieur le vicomte, qu'à votre tour vous choisissiez, parmi les personnes dont vous pouvez répondre comme de vous-même, deux compagnons d'honneur et de péril, à qui vous confierez cet important secret, et que vous prendrez avec vous dans cette expédition.

« Vous partirez donc tous les quatre, vous, monsieur votre fils et les deux inconnus dont le choix vous appartient, aussitôt que vous aurez reçu cette lettre et fait vos préparatifs.

« Vous partirez à cheval, et je n'ai pas besoin de vous recommander de monter vos meilleurs chevaux. Vous marcherez ensemble jusqu'à Troyes ; là, vous trouverez, rue Planche-Porte, un magasin de fripier, sur lequel vous lirez ce simple mot : Auguste. Vous entrerez, et vous direz ces deux mots : « Espoir, Montmédy. »

« On vous remettra les costumes que vous devrez porter, ensuite, vous vous séparerez : deux d'entre vous iront attendre à Pont-de-Somme-Vesle, les deux autres iront attendre à Sainte-Menehould.

« Il faudra vous y trouver le 20 au soir, pour que vos chevaux se reposent et pour que vous ne puissiez, en aucun cas, être pris au dépourvu.

« Ainsi que vous je l'explique, les deux premiers suivront les voitures, à cheval, de Pont-de-Somme-Vesle à Sainte-Menehould, et de là, tous les quatre, jusqu'à Varennes, deux à cheval deux derrière les voitures.

« Voilà, monsieur le vicomte, le service immense que j'attends de vous. Je n'ajoute pas une recommandation, le plan que

je vous confie les renferme; ajouter un mot, ce serait douter de vous, et si je doutais de vous, je ne vous écrirais pas.

« Si nous réussissons dans notre entreprise, Dieu et le roi nous en tiendront compte; si nous périssons... la mort, en temps de révolution, n'est redoutable que pour celui qui ne sait pas la subir en accomplissant son devoir.

« Adieu donc, et à bientôt, j'espère! Courage, « Espérance et Montmédy! »

» MARQUIS DE BOUILLÉ. »

M. de Varni se tut un moment, après avoir lu cette lettre; puis il la porta à ses lèvres avec une sorte d'extase. En même temps, Claude lui dit :

— Monsieur le vicomte, si vous avez songé à moi, je vous remercie et je suis prêt à vous suivre.

— Bien, Darnioli, je n'attendais pas moins de vous... Et vous, Dominique ?

Le notaire était pâle, non pas qu'il craignait le danger pour lui-même; mais il frissonnait d'épouvante en voyant Claude maître du secret et engagé dans l'entreprise. Claude le regardait avec un air de triomphe qui, pour Dominique, avait un sens terrible.

— Eh bien! reprit plus vivement le vicomte, hésiteriez-vous? auriez-vous peur? Vous à qui j'ai toujours connu tant de droiture et de cœur, refuseriez-vous de vous associer au plus beau moment de ma vie?

Dominique baissa la tête en murmurant :

— Je suis à vos ordres, monsieur le vicomte! deux minutes pour écrire à ma femme et à mon fils que je serai absent pendant quelques jours... et, moi aussi, je suis prêt à vous suivre!

— A la bonne heure! s'écria M. de Varni.

— Et M. Elzéar, dit le notaire pour calmer son trouble, n'éprouve-t-il pas quelque peine à quitter, pour ne plus les revoir, sa femme et son enfant?

— Elzéar! s'écria M. de Varni avec un indicible accent de joie et de fierté; Elzéar! venez le voir, il vous répondra pour moi.

Ils descendirent dans le jardin, où ils trouvèrent Elzéar et Adrienne. Nous renonçons à peindre le sentiment qui se reflétait sur les traits des deux époux.

Chez le jeune vicomte, c'était une joie pure, ennoblie par l'héroïsme le plus chevaleresque, le plus passionné. Chez Adrienne, c'était un mélange de bonheur, d'orgueil, de trouble, d'amour que rien ne saurait exprimer.

Toute la journée se passa en préparatifs: il fut convenu que le départ aurait lieu à neuf heures du soir, afin d'épargner aux chevaux la chaleur d'un jour d'été et de pouvoir parcourir de nuit les pays où M. de Varni et ses compagnons auraient pu être reconnus.

On examina les chevaux et on choisit les quatre meilleurs avec une attention scrupuleuse.

M. de Varni et son fils prirent pour eux deux juments arabes qu'ils avaient fait venir à grands frais, et qui étaient incomparables pour la sûreté et la vitesse; l'une se nommait « Fatime, » l'autre « Zulma. »

Les selles, brides, étriers, pistolets d'argen, furent aussi l'objet de l'examen le plus minutieux; on eût dit que, dans chaque détail de leur équipement, ils plaçaient une chance de salut pour ceux qu'ils allaient secourir: de temps à autre seulement, Elzéar s'échappait pour couvrir de baisers son petit Raymon ou pour

presser Adrienne sur son cœur; ni elle ni lui ne versaient une larme.

Le soir arriva; à neuf heures, les quatre chevaux furent amenés devant la porte d'entrée: la nuit était tiède et paisible, mais sans étoiles; les domestiques de la maison, vieux serviteurs pour la plupart, avaient allumé des torches qui éclairaient cette scène d'adieu.

Sans savoir ce dont il s'agissait, ils se doutaient que leurs maîtres allaient affronter un péril; tous avaient la tête découverte, et leurs fronts chauves prenaient, à la lueur des torches, des teintes de cire et de porphyrine.

Adrienne était debout, sur la première marche du perron, tenant Raymon dans ses bras et l'élevant à la hauteur de sa tête. En ce moment même, l'horloge sonna neuf heures. Elzéar affleura rapidement de ses lèvres les deux visages bien-aimés et monta le premier à cheval.

Le vicomte baisa la main d'Adrienne, et lui dit d'un air de dignité affectueuse :

— Ma fille, priez pour nous!

Puis montant sur « Zulma » avec une agilité de jeune homme il se plaça côte à côte avec son fils, Claude et Dominique enfourchèrent deux beaux normands qui leur avaient été destinés, et formèrent le second rang de cette petite cavalcade.

Lorsque tous quatre furent en selle, Elzéar jeta sur sa femme et son enfant un dernier regard.

— Ma chère Adrienne! murmura-t-il, vous n'avez plus rien à me dire?

(A CONTINUER).

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

AVIS. — Depuis quelques semaines, beaucoup de nos souscripteurs ne se donnent pas le trouble de faire enregistrer les valeurs qu'ils désirent nous faire parvenir, et la conséquence de cette négligence est que bon nombre d'entr'elles ne nous sont jamais parvenues. Pour obvier à cet état de chose, nous prions nos abonnés de nous faire parvenir ce qu'ils nous doivent au moyen de MANDATS-POSTE ou par LETTRE ENREGISTRÉE.

En aucun cas, nous ne serons responsables d'aucune perte de ce genre, excepté si l'envoi a été fait tel qu'ici-dessus indiqué.

LES ÉDITEURS.

« LE FEUILLETON ILLUSTRÉ »

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents; 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1288, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Ste Thérèse